



Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

2 | 2022

Passeurs de la littérature des États-Unis en
France (1) / L'héritage de Michel Foucault aux États-
Unis

Introduction. Passeurs de la littérature des États- Unis en France, 1917-1967, première partie

Anne Reynès-Delobel et Benoît Tadié



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/transatlantica/20326>

DOI : [10.4000/transatlantica.20326](https://doi.org/10.4000/transatlantica.20326)

ISSN : 1765-2766

Éditeur

Association française d'Etudes Américaines (AFEA)

Référence électronique

Anne Reynès-Delobel et Benoît Tadié, « Introduction. Passeurs de la littérature des États-Unis en France, 1917-1967, première partie », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2022, mis en ligne le 01 décembre 2022, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/20326> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.20326>

Ce document a été généré automatiquement le 15 décembre 2022.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Introduction. Passeurs de la littérature des États-Unis en France, 1917-1967, première partie

Anne Reynès-Delobel et Benoît Tadié

I. Vers une histoire critique des circulations littéraires depuis les États-Unis vers la France, de l'entre-deux-guerres à nos jours

- ¹ Si la question des « passeurs » de la littérature états-unienne en France n'est pas nouvelle, une histoire critique des passages qu'ils concrétisent¹ reste encore à écrire. Les articles qui composent ce dossier participent d'une réflexion collective visant à établir les jalons d'une telle entreprise². L'enjeu n'est pas d'ajouter au foisonnement des études de cas, mais d'éclairer les mécanismes de l'importation, de la diffusion, de la réception et de la transmission de cette littérature à travers une analyse des acteurs, des facteurs et des effets. Derrière le rôle joué par les intermédiaires individuels (critiques, traducteurs, *editors*, préfaciers, professeurs et universitaires), dont on trouvera plusieurs exemples dans le présent volume, et les médiateurs institutionnels (petites revues, maisons d'édition, salons, bibliothèques, agences littéraires, imprimeurs, presse périodique), qui font l'objet d'un second volume à paraître dans le prochain numéro de *Transatlantica*, il s'agit donc de porter attention aux pratiques (traduction, adaptation, imitation, acclimatation, métissage) envisagées à divers stades de l'influence et à divers degrés d'intensité, mais aussi à travers des régimes de texte divers. Du travail de « traduction culturelle » effectué par Edith Wharton pour rendre le phénomène de « l'Amérique » intelligible au public français à la réception tardive des *Cantos* de Pound et à leur présentation comme une alternative au mode lyrique dans un contexte idéologique houleux, en passant par la « position traductive » adoptée par Louis Postif et Paul Gruyer vis-à-vis de l'œuvre de Jack London, par l'appropriation et la domestication sartriennes du « primitivisme » américain afin de légitimer le roman

existentialiste, par le roman noir pseudo-américain surréalisant d'un Léo Malet et, enfin, par les parti-pris réalistes et universalisants de la première française des *Sorcières de Salem*, les études rassemblées dans ce volume donnent à voir la variété et la complexité des logiques de médiation et des phénomènes de reconnaissance et de domestication à l'œuvre au cœur de l'espace littéraire national.

- 2 Notre projet s'inscrit dans le cadre d'une réflexion plus large sur l'importation des littératures étrangères en France, qui se nourrit de recherches menées depuis trois décennies au croisement de plusieurs disciplines et méthodologies. Il doit beaucoup aux travaux des historiens de la culture sur les passeurs et les transferts culturels (Charle ; Espagne ; Greenblatt ; Cooper-Richet et al.), ainsi qu'à ceux menés dans le champ des études périodiques et transatlantiques sur l'importance des revues littéraires et des réseaux intellectuels pour la circulation des idées, des œuvres et des hommes (Bennett et Mousli ; Brooker et Thacker ; Bak et Mansanti). L'apport de l'analyse socioculturelle des échanges transnationaux et du rôle crucial de la traduction s'avère également très fécond (Boschetti ; Sapiro ; Jeanpierre ; Wilfert-Portal), de même que la réflexion liée à l'américanisation et à son corollaire, l'antiaméricanisme (Roger ; Tournès ; Menand). Enfin, dans le domaine de la littérature, un certain nombre de publications récentes témoignent de l'intérêt pour la place des États-Unis dans la littérature française (Buffet ; Cadin ; Dubosson et Geinoz) et les échanges transatlantiques (Rumeau ; Lang)³.
- 3 Cet aperçu des sources critiques et méthodologiques permet de souligner, si besoin était, l'imbrication étroite des passeurs et des formes et modalités de passage. Il fournit également l'occasion d'insister sur la pertinence et l'efficacité d'une approche des phénomènes de médiation et d'échange par le biais des réseaux et des « plaques tournantes » qui redistribuent les caractères culturels d'un pays à l'autre, parfois de manière réflexive (à l'instar des revues anglo-américaines expatriées). De ce point de vue, l'attention portée à l'espace de réception et, en l'occurrence, au pouvoir de consécration symbolique de Paris, qui continue de jouer pendant l'entre-deux-guerres le rôle de « capitale mondiale des lettres » (Casanova), gagne à se doubler d'un point de vue transnational permettant de prendre en compte « ce qui circule, ce qui bouge, ce qui relie, ce qui met en système, structure et aide à comprendre ce qui fixe, encadre, mobilise les hommes, les choses et les mots » (Wilfert-Portal). On peut ainsi dévoiler les sites mobiles et changeants où s'exercent des dynamiques et des rapports de force, selon des logiques à la fois convergentes et divergentes.
- 4 À titre d'illustration, évoquons les bornes chronologiques de ce dossier, envisagées comme des moments de rupture. Si la période inaugurée par l'arrivée des troupes américaines en France dans le contexte de la Première Guerre mondiale (1917) est marquée par une nette diversification des acteurs et des agents qui occupent des positions de plus en plus complexes, ainsi que par la complexification de la construction des imageries de l'Amérique sous l'effet de l'intensification de la circulation des productions culturelles états-uniennes (au premier rang desquelles le jazz, le cinéma, la littérature), elle se nourrit aussi de découvertes et perceptions issues de circulations physiques et virtuelles antérieures. Ainsi, la prise de conscience par Blaise Cendrars du potentiel des rythmes « aheurtés » de la vie américaine, dès 1912, dans *Les Pâques*, rejaille avec force au cours de la décennie suivante sous la plume de Cocteau, Soupault et Jolas. Vers la fin de la guerre, une semblable « rythmomanie » conduit Jean Catel, à l'époque professeur d'anglais au Lycée Condorcet, à s'intéresser à Whitman, érigé en véritable totem par Gide, Larbaud et Valéry. Il cherche alors à entrer

en contact avec les spécialistes américains du poète, au nombre desquels se trouvent le professeur Emory Holloway et la poétesse Amy Lowell, qui l'orientent vers l'anthologiste Louis Untermeyer et la directrice de la revue *Poetry: A Magazine of Verse*, Harriet Monroe. Sur leur conseil, Catel s'intéresse à Edgar Lee Masters et aux recherches de Lew Saret et d'Alice Corbin sur la langue vernaculaire des tribus chippewa. De ces échanges naîtra sa conviction que c'est entre 1909 et 1919, et plus précisément en 1912-1913, que la littérature états-unienne a accompli sa révolution esthétique. L'éclosion d'une « littérature localiste » américaine entre 1914 et 1919 confirme la justesse de ce constat⁴. Toutefois, il est intéressant de rappeler que cette production éditoriale est également le fruit d'échanges avec la France caractérisés par un mouvement dialectique de rapprochement et d'émancipation, comme le prouvent le parcours de Van Wyck Brooks ou celui de Waldo Frank, analysé par Anne Ollivier-Mellios. Ces dynamiques transatlantiques complexes et parfois contradictoires permettent d'envisager le rôle des passeurs sous un nouvel angle : s'il est juste de compter Catel parmi les premiers importateurs des poètes américains (tels Alice Corbin, James Weldon Johnson, Edgar Lee Master, Yvor Winter, Conrad Aiken, et Carl Sandburg) en France, via un large éventail de périodiques (*Le Mercure de France*, *The Anglo-American Review*, *Les Marges*, *Navire d'argent*, *La Criée*, *L'Âne d'or*), force est aussi de constater que son activité relève moins d'un travail de première main que de la reprise de valeurs élaborées au même moment par ses correspondants transatlantiques en vue de « renationaliser » leur propre littérature. Cette idée se vérifie lorsqu'on compare le recueil de conférences de Catel, *Poésie moderne aux États-Unis* (Boivin, 1934) aux anthologies d'Untermeyer et Kreymborg publiées respectivement en 1930 et 1931 : il apparaît que le rôle du passeur français consiste avant tout à contrôler au mieux les témoignages et les jugements de ces derniers, à les valider, puis à les diffuser. Ce phénomène de la « seconde main » repéré dès le dix-neuvième siècle par Weinmann démontre toute la pertinence de la focale transnationale pour l'analyse des pratiques de reconnaissance et de sélection.

- 5 Restons encore un instant dans le domaine de la poésie pour nous projeter à l'autre bout de notre période, un demi-siècle plus tard. Le moment de rupture qui la clôt ouvre sur le sentiment de vide et d'impasse auquel se confronte la jeune génération des poètes français qui cherche sa voie entre le rejet de l'héritage littéraire national, notamment surréaliste, et le refus de l'intellectualisme de la *French Theory*. Citant le constat posé par Jacques Roubaud, « il fallait passer par ailleurs, mais où ? », Abigail Lang rappelle que dans un contexte « doublement hostile », marqué par « la haine (interne) de la poésie » et « la désaffection (externe) des lecteurs et de la presse », « la conversation avec les contemporains américains va s'avérer particulièrement fructueuse » (45, 43). En prenant à son compte cette approche parallaxique, la démonstration qu'elle propose met au jour les stratégies de démarcation et de marquage de la poésie américaine (et en particulier de l'héritage objectiviste) à travers lesquelles les poètes, critiques et traducteurs français (Roubaud, Albiach, Royet-Journaud, Hocquard, Gleize, di Manno, Alferi et Leibovici) tentent de frayer de nouvelles lignes de fuite, dans un dialogue avec leurs homologues américains (Rosemary et Keith Waldrop, David Antin, Robert Duncan, Robert Creeley) tissé d'échos et de désaccords. Cet exemple souligne à nouveau la labilité des notions de « début » et de « fin », de même que la fécondité d'une analyse réticulaire pour saisir plus finement les relations entre les acteurs de la vie littéraire nationale. Armés de ces précautions

méthodologiques, nous pouvons à présent nous risquer plus avant dans la période qui nous occupe.

II. De 1917 à 1967 : trois moments de l'importation de la littérature états-unienne en France

- 6 En 1917, les États-Unis entrent en guerre et envoient leurs troupes en France. Un demi-siècle plus tard (1967), les forces de l'OTAN abandonnent leur quartier général installé depuis 1950 à Rocquencourt, après que la France a quitté l'organisation militaire de l'OTAN. Une arrivée et un départ, « US Go Home » succédant à « Lafayette nous voilà » : le parallèle n'est pas à transposer tel quel dans le champ des rapports littéraires franco-américains mais il ne lui est pas non plus complètement étranger. Les péripéties de la relation politique bilatérale ont affecté l'image et la diffusion de la littérature américaine en France, offrant, suivant les périodes, des marges de manœuvre plus ou moins grandes à ses passeurs, hommes et femmes.
- 7 Côté hommes, l'arrivée du corps expéditionnaire américain est l'occasion de contacts directs avec une génération de jeunes soldats français, d'où émergeront des amoureux de l'Amérique comme Bernard Faÿ, futur professeur de civilisation américaine au Collège de France⁵, qui expliquera : « Je ne suis pas arrivé aux États-Unis par New-York [...], j'y suis entré de plain-pied, jadis, en vivant avec ces volontaires qui nous venaient de tous les États, ouest, sud, nord, est et centre » (cité in Ansermoz-Dubois 19).
- 8 Côté femmes, 1917 est l'année où la jeune Américaine Sylvia Beach, venue d'Espagne où elle avait passé deux ans avec sa mère, pousse la porte de la Maison des amis du livre, la librairie d'Adrienne Monnier, rue de l'Odéon :
- Adrienne Monnier and I sat down, and, of course, talked about books. She told me that she had always been interested in American writing. She had procured everything that was available in translation for her library, beginning with her favourite, Benjamin Franklin. I told her she would like *Moby-Dick*, but it had not yet been translated into French. (Jean Giono's translation appeared later; and Adrienne did like *Moby-Dick*.) She had not read the contemporary American writers. They were not known at the time in France. (Beach 25)
- 9 Bernard Faÿ, très proche de Gertrude Stein⁶ ; Sylvia Beach et Adrienne Monnier, dont les librairies-bibliothèques, Shakespeare and Company et La Maison des amis du livre, sises de part et d'autre de la rue de l'Odéon, sont comme deux moitiés d'une institution d'avant-garde franco-américaine : c'est sur ces rencontres, et autour de figures cosmopolites comme Beach ou, un peu plus tard, Victor Llona et Eugène Jolas, qui ne sont pas seulement des passeurs mais de véritables femmes- ou hommes-frontières, que se construit le premier moment de notre histoire, celui où la littérature américaine commence à apparaître aux yeux du public français comme une littérature nationale. Ce moment éclot véritablement dans les années 1920, quand les nombreux « auteurs contemporains américains », encore inconnus d'Adrienne Monnier en 1917, arrivent à Paris, où ils rejoignent quelques autres installés depuis plus longtemps et où ils ne tarderont pas à établir, dans le sillage de Stein et Beach, non seulement une colonie mais une véritable infrastructure culturelle américaine, constituée de revues avant-gardistes et cosmopolites, comme *Contact*, *transatlantic review*, *This Quarter*, *The Bulletin*, *Tambour*, *The Little Review* (en 1929) ou *transition*, parfois liées à de petites maisons d'édition, telles Contact Publishing Company de Robert McAlmon, Three Mountains

Press de Bill Bird, Black Manikin Press d'Edward Titus, Black Sun Press de Harry et Caresse Crosby ou Hours Press de Nancy Cunard⁷.

- 10 En passant l'océan, tous ces auteurs/éditeurs/créateurs de revues deviennent aussi, si l'on ose dire, les passeurs d'eux-mêmes, à tel point qu'ils incarnent la littérature américaine aux yeux du public. Comme le relève Ansermoz-Dubois, « pour beaucoup de lecteurs français, ce petit groupe que Valéry appelle "l'école nord-américaine de Paris," non seulement représente la littérature américaine, mais est la littérature américaine » (23-24). Mais ces années sont aussi celles où émerge la première génération de traducteurs français spécialisés dans la littérature américaine, tels Maurice Edgar Coindreau, puis René-Noël Rimbault et Henri Delgove, traducteurs (comme Coindreau) de Faulkner ; Victor Llona, traducteur, dès les années 1920, de Cather, Fitzgerald, Hemingway ou Anderson et auteur de deux romans sur les bootleggers et le Ku-Klux-Klan (Llona 1925 et 1928) ; Louis Postif et Paul Gruyer, traducteurs de Jack London et James Oliver Curwood (voir à ce sujet l'article de Véronique Béghain) ; Paul Nizan, passeur engagé de Caldwell, Dreiser, O'Neill et Steinbeck ; et Marcel Duhamel, issu de la mouvance surréaliste, qui traduit dès le début des années 1930 certains chefs d'œuvre de ce qu'on n'appelle pas encore le roman noir : *Corps perdus* (*Bodies Are Dust*) de P.J. Wolfson (Gallimard, 1931), *Les Émeraudes sanglantes* (*Green Ice*) et *La Mort du maestro* (*Death in a Bowl*) de Raoul Whitfield (Gallimard, 1931 et 1933) et *Little Caesar* de W.R. Burnett (Parima, 1933). Quatre titres qu'il fallait beaucoup de flair pour identifier dès cette époque et que Duhamel reprendra une quinzaine d'années plus tard dans la « Série noire ».
- 11 Toutes ces traductions ne sont elles-mêmes qu'une étape d'une relation qui passe aussi, en amont, par les éditeurs comme Gallimard (Cadin) et les agents comme Hoffman ou Brady (Cottenet, Cossu-Beaumont) et, en aval, par un large éventail de propagandistes, parmi lesquels on peut distinguer, d'une part, les écrivains avant-gardistes et/ou proches de la *Nouvelle Revue française*, comme Philippe Soupault (issu comme Duhamel du mouvement surréaliste), Pierre Drieu la Rochelle (qui préfaça la traduction de *L'Adieu aux armes* par Coindreau, 1931), Jean Prévost (qui préfaça celle du *Soleil se lève aussi*, également due à Coindreau, 1933), Valéry Larbaud ou André Malraux (ces deux derniers jouèrent, par leurs préfaces, un rôle dans la consécration française de Faulkner⁸) et un peu plus tard Jean-Paul Sartre ; d'autre part, les professeurs, comme Régis Michaud, qui enseigna la littérature française à l'Université de Californie (1919-1928) et écrivit l'un des premiers ouvrages français sur la littérature américaine, *Le roman américain d'aujourd'hui, critique d'une civilisation* (Boivin, 1926), suivi de *Littérature américaine* (Kra, 1930) ; Charles Cestre, premier professeur de littérature et civilisation américaine à la Sorbonne ; Jean Catel, professeur à Montpellier, puis au Lycée Condorcet et auteur de *Poésie moderne aux États-Unis* (Boivin, 1930), ou encore Léonie Villard, professeure à l'Université de Lyon et première universitaire française à étudier en profondeur le théâtre américain. Autant de noms qui ont contribué à jeter les bases d'une école française d'études américaines et à construire un corpus de la littérature américaine en français, appuyé dans un premier temps sur des anthologies, en particulier celle de Jolas pour la poésie⁹, de Llona pour la fiction¹⁰, hiérarchisé ensuite grâce à des traductions d'auteurs spécifiques, notamment celles de Coindreau, qui créent presque à elles seules le panthéon français de la fiction américaine contemporaine (Dos Passos, Hemingway, Faulkner, Caldwell, Steinbeck, traduits entre

1928 et 1939), à tel point que Jean-Paul Sartre déclarera en 1948 : « la littérature américaine, c'est la littérature Coindreau » (cité in Pothier 372).

- 12 Après ce moment moderniste, le deuxième temps que l'on voudrait évoquer va de la Libération au début de la guerre froide. On peut l'appeler le moment existentialiste, en référence au rôle prépondérant joué par Sartre et Simone de Beauvoir dans la construction et diffusion d'une certaine idée de la littérature américaine en France (voir à ce sujet Menand et l'article d'Anna Boschetti dans ce numéro), qui repose en partie sur le « corpus Coindreau » et des auteurs identifiés avant la guerre, mais en partie aussi sur de nouveaux noms affiliés au roman noir et à la littérature afro-américaine (rendue plus présente au public français par l'installation à Paris de Richard Wright, James Baldwin, puis Chester Himes). En témoigne une publication qui symbolise à elle seule la renaissance de la littérature américaine en France à la Libération – et surtout le fait que, sur le plan culturel, la Libération s'incarne, entre autres choses, dans le retour en France de la littérature (et un peu plus tard du cinéma) des États-Unis : le numéro 9 de la revue *L'Arbalète* de Marc Barbezat, publié à Lyon en août 1944, consacré à une anthologie de la littérature américaine contemporaine. D'un côté, ce numéro, qui s'ouvre sur un texte de Gertrude Stein et dont l'éditeur aurait été « conseillé en sous-main par Sylvia Beach » (Damade 20) renvoie aux années d'avant-guerre. De l'autre, il comprend un certain nombre de nouveaux noms, choisis par Marcel Duhamel, qui traduit onze des vingt auteurs sélectionnés : Dorothy Baker, Donald Henderson Clarke, Peter Cheyney (Duhamel ne s'était pas aperçu qu'il n'était pas américain mais britannique), Hemingway, Horace McCoy, Walter Edmonds, Zora Neale Hurston, Damon Runyon, William Saroyan, Thornton Wilder et Richard Wright. C'est avec certains de ces noms (Cheyney puis McCoy, plus tard Clarke) que Duhamel lance la « Série noire », l'année suivante (1945), aux éditions Gallimard. La « Série noire » engendre rapidement un courant romanesque français pseudo-américain (préfiguré par les romans de Léo Malet étudiés par Crystel Pinçonat), qui donnera à son tour naissance au roman noir français (Cadin). On peut même généraliser un peu : les quatre principaux auteurs de roman noir français ayant émergé dans l'après-guerre, Malet, Boris Vian, Frédéric Dard et, plus tard, Jean-Patrick Manchette, sont tous, autant que des écrivains (et même en tant qu'écrivains), des passeurs de la littérature américaine, dont ils adoptent, adaptent et diffusent, chacun à sa manière, certaines formes canoniques dans leurs propres œuvres.
- 13 Notons que la vision sartrienne de la littérature américaine conduit d'autres passeurs à adopter une attitude défensive vis-à-vis du roman noir et du « corpus Coindreau » et à proposer d'autres options. Citons ainsi le cas d'Albert J. Guerard, professeur de littérature à Harvard puis Stanford, d'origine française par son père, dont l'anthologie *Écrit aux USA* (1947) rejetait explicitement l'idée qu'il y ait une « école américaine » du roman et féminisait la sélection des auteurs en y introduisant Willa Cather, Dorothy Parker ou Katherine Anne Porter. Le livre fut un échec commercial (Smith et Miner 35). Il en va de même de *Caliban*, le « digest » littéraire français fondé en mars 1947 par Jean Daniel avec l'aide de Camus. Pour ce magazine, qui se fixe pour mission « la juste vulgarisation de la culture », les écrivains américains dignes d'intérêt sont ceux qui présentent le plus de points de contact avec les positions esthétiques et politiques de Malraux, Vian, Camus, ou même Sade. Thornton Wilder, Louis Bromfield et Pearl Buck, qui ont été traduits pour Albin Michel, Stock, Rieder au tournant des années 1930, font ainsi figure de valeurs refuges pour une revue soucieuse de délimiter à sa façon les contours du cadre littéraire national, dans le contexte d'une polémique orchestrée par

la gauche communiste contre ce qui est perçu comme l'impérialisme culturel des États-Unis, symbolisé par la « littérature en pilules » diffusée massivement par des magazines comme le *Reader's Digest*.

- 14 Cet exemple nous conduit au troisième moment de notre histoire : la guerre froide. Avec l'émergence de minorités combattives dans le champ littéraire américain et l'apparition de nouveaux mouvements contestataires comme la littérature Beat, qui ont en partie une histoire parisienne et donnent un coup de vieux à la « littérature Coindreau » ; avec les polarisations très fortes des années 1950 et 1960 et la révélation, en 1966, du financement par la CIA du Congrès pour la liberté de la culture, basé à Paris, l'image de la littérature américaine se transforme aux yeux des intellectuels français, perdant de son prestige – et surtout de son innocence – mais gagnant en énergie et en diversité. Il devient plus difficile de parler de la littérature américaine comme si elle était dotée d'une âme unique. Elle est mieux étudiée, davantage traduite et, s'agissant du théâtre, plus souvent représentée (voir l'article de Julie Vatain-Corfdir). Elle retrouve en Maurice Girodias, qui fonde Olympia Press à Paris en 1953 et publie deux des romans américains majeurs de la période, *Lolita* de Nabokov (1955) et *Naked Lunch* de William S. Burroughs (1959), un passeur *underground* hors pair, poursuivant la tradition de son père, Jack Kahane, dont la maison d'édition Obelisk Press avait publié à Paris, dans les années 1930, les œuvres de Henry Miller, longtemps interdites aux États-Unis. Le désamour des intellectuels sartriens pour la littérature américaine est ainsi compensé, sur un autre plan, par la reprise d'une production avant-gardiste filtrée par Paris et, dans le domaine universitaire, par l'apparition d'une nouvelle génération d'exégètes.
- 15 Cette redistribution des cartes laisse transparaître deux changements. D'un côté, elle donne de la littérature américaine une vision plus éclatée et plus politisée, où se projettent l'héritage et les clivages idéologiques des intellectuels français (voir à ce sujet les articles de Jean Christophe Contini et Julie Vatain-Corfdir), conditionnant la diffusion et l'interprétation d'auteurs aussi divers qu'Ezra Pound et Arthur Miller. D'autre part, elle relègue durablement la littérature « de genre », en particulier le roman noir, hors du champ de la littérature américaine « sérieuse ». Il faudra attendre longtemps avant de revoir des auteurs, comme autrefois James M. Cain ou Horace McCoy, publiés à la fois dans la « Série noire » et la collection Blanche. La « Série noire », qui culmine en 1966 avec le numéro 1000 (l'extraordinaire roman de Jim Thompson, *Pop. 1280*, traduit et préfacé par Marcel Duhamel), amorce cette année-là un lent et long déclin. Et avec elle le roman noir français pseudo-américain, voire simplement américanophile, qui avait autrefois transmis un flux continu d'impressions d'Amérique à un vaste public français.

III. Questions soulevées dans ce dossier

- 16 Ce premier dossier vise à mettre en lumière le travail de découverte et de filtre effectué par des passeurs individuels, qui transmettent la littérature américaine mais orientent de manière parfois ambivalente la perception française de ce qui est « américain ».
- 17 En plaçant en tête de ce dossier le témoignage de Marc Chénétier, nous souhaitons rendre hommage à celui qui est, à l'instar de Maurice-Edgar Coindreau, qu'il a bien connu, un grand « passeur » de la littérature américaine en France¹¹. Chénétier porte un regard critique sur la notion même de passeur et sur ce qu'elle peut avoir

d'équivoque, lorsqu'il faut composer avec « un monde où les moyens de communication, paradoxalement, obstruent et aveuglent ». Étant donné que, selon lui, « la figure individuée et romantique du passeur paraît trop dépassée pour correspondre à la réalité contemporaine », il plaide en faveur d'une redéfinition du passeur comme « découvreur » ou « éclaireur », opérant à rebours des logiques commerciales. Il a lui-même été, plus que quiconque, un tel découvreur ou éclaireur habité par une haute idée de la fiction américaine, « celle des décapeurs de langue qui montrent par où passent libérations et asservissements ».

- 18 Les articles qui suivent le texte de Chénétier s'échelonnent dans un ordre à peu près chronologique, en référence non pas aux dates de naissance des auteurs américains concernés mais au moment de leur « passage » en France. Ils développent, à partir de cas concrets, une réflexion approfondie sur ses modalités, sur les écarts, retards, déviations, malentendus, réinventions qu'il a pu impliquer et sur les obstacles auxquels il a pu se heurter. Virginia Ricard retrace ainsi le rôle sous-estimé de passeur joué par Edith Wharton dans le contexte du rapprochement franco-américain de la Première Guerre mondiale. L'activité de Wharton en la matière ne s'exerce pas seulement vis-à-vis de ses propres œuvres mais aussi de l'idée même – qui alors n'allait pas de soi – de littérature américaine, qu'elle a contribué à définir, sinon à imposer, en dehors des stéréotypes véhiculés à l'époque dans le public français. Véronique Béghain montre que le transfert culturel de London en France dans les années 1920 et 1930 repose sur l'allègement et la « clarification » de son expression américaine, que ses traducteurs et préfaciers Louis Postif et Paul Gruyer considéraient comme trop violente et émotive pour correspondre aux canons d'une langue française conçue comme idéal classique. Le London « français » qui émerge de ce processus apparaît de ce fait comme une construction problématique, appuyée sur une vision hiérarchique des langues et des littératures aujourd'hui largement dépassée, que l'inertie et le manque de moyens des éditeurs a néanmoins véhiculée jusqu'à nous. Anna Boschetti étudie la manière dont Sartre (nouvel entrant dans le champ de la littérature et de la critique françaises en 1938-1939, avec la publication simultanée de ses premiers romans et d'articles restés célèbres sur Faulkner et Dos Passos) mobilise la référence littéraire américaine. Elle lit cette opération, dans une perspective bourdieusienne, comme un transfert de capital symbolique fonctionnant à double sens, « profitable à la fois pour les maîtres et pour leurs émules ». Crystel Pinçonat s'intéresse à Léo Malet (père du roman noir français) comme « faussaire » produisant des « ersatz » de polar pseudo-américains pendant les années d'occupation, alors que la littérature américaine était interdite d'importation en France. Elle montre comment les romans hybrides de Malet se construisent à partir de *topoi* retravaillés par l'écrivain suivant des techniques surréalistes, préparant ainsi l'acclimatation du roman noir à la culture française, qui sera pleinement réalisée après la Libération à la fois par le même Malet (série Nestor Burma) et la « Série noire ». Julie Vatain-Corfdir analyse la première production française de *The Crucible* d'Arthur Miller en 1954, traduite par Marcel Aymé sous le titre *Les Sorcières de Salem*, mise en scène par Raymond Rouleau, avec le couple Yves Montand-Simone Signoret, alors au faîte de sa gloire, dans les rôles de John et Élisabeth Proctor. Elle met en valeur la domestication ambiguë du texte étranger par la traduction et les effets d'interprétation induits par la superposition des couples Proctor, Rosenberg, et Montand-Signoret : la pièce apparaît pour le public français à la fois comme une production prestigieuse et comme la manifestation d'un engagement politique, mais sa réception trahit les préjugés de la critique française vis-à-vis du théâtre américain. Pour finir, Jean Christophe Contini

retrace l'histoire complexe et paradoxale de la réception d'Ezra Pound en France, qui ne commence vraiment qu'au milieu des années 1950, grâce aux traductions et commentaires de quelques auteurs isolés : Alain Bosquet, Michel Mohrt, Michel Butor ou René Laubiès. Cette première réception a elle-même été occultée par les traductions plus complètes de Denis Roche et la publication du double *Cahier de l'Herne* (1965-1966) consacré à Pound, dirigé par Dominique de Roux et Michel Beaujour, qui élargissent l'audience du poète américain mais l'inscrivent dans des débats franco-français sur l'héritage de la guerre et la collaboration. C'est ainsi que le passage de Pound en France, dans les années 1950 et 1960, prend une toute autre nature que s'il avait commencé – ce qui, après tout, aurait été tout aussi logique – vers 1920, année où le poète était venu s'installer à Paris.

- 19 Cet ensemble d'études laisse entrevoir ce que nous devons aujourd'hui au travail acharné de nombreux passeurs, souvent injustement oubliés. Il montre aussi comment ce travail ne s'est pas développé *in vacuo* mais a joué avec les vicissitudes de l'histoire, les contraintes du marché ou de la culture d'accueil, les hauts et les bas de la relation transatlantique. Et surtout, considéré dans son ensemble, il permet de voir naître quelque chose comme une littérature américaine pour Français, composée ou recomposée à partir d'une production littéraire originale infiniment plus vaste et diversifiée, et qui, si elle n'est pas complètement différente de la littérature américaine pour Américains, finit néanmoins par constituer une tradition à part entière.

BIBLIOGRAPHIE

ANSERMOZ-DUBOIS, Félix. « L'interprétation française de la littérature américaine d'entre-deux-guerres (1919-1939). Essai de bibliographie ». Thèse de doctorat en lettres présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne. Lausanne : Imprimerie La Concorde, 1944.

BAK, Hans, et Céline MANSANTI, dir. *Transatlantic Intellectual Networks, 1914-1964*. Cambridge, UK : Cambridge Scholars Publishing, 2019.

BEACH, Sylvia. *Shakespeare and Company*. Londres : Faber, 1960.

BEAUVOIR, Simone (de). « An American Renaissance in France ». *New York Times*, 22 juin 1947, p. 7, 29.

BENNETT, Guy, et Béatrice MOUSLI. *Charting the Here of There: French & American Poetry in Translation in Literary Magazines, 1850-2002*. New York : Granary Books, 2002.

BOSCHETTI, Anna, dir. *L'espace culturel transnational*. Paris : Nouveau Monde Éditions, « Culture/Médias », 2010.

BROOKER, Peter, et Andrew THACKER, dir. *The Oxford Critical and Cultural History of Modernist Magazines*. Oxford : Oxford University Press, 2009-2013.

BUFFET, Alexis. *Imaginaires de l'Amérique. Les écrivains français et les États-Unis dans l'entre-deux-guerres*. Nanterre : Presses universitaires de Paris Nanterre, 2018.

CADIN, Anne. *Le Moment américain du roman français*. Paris : Classiques Garnier, 2019.

- CASANOVA, Pascale. *La République mondiale des lettres*. Paris : Seuil, 1999.
- CATEL, Jean. *Poésie moderne aux États-Unis*. Paris : Boivin, 1934.
- CENTI, Christelle. « Passeurs de la littérature américaine en France 1917-1967 ». *Transatlantica*, n° 1 | 2018. journals.openedition.org/transatlantica/11477. Page consultée le 15 novembre 2022. DOI : doi.org/10.4000/transatlantica.11477
- CHARLE, Christophe. « Le temps des hommes doubles ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 39-1, 1992, p. 73-87.
- COCHOY, Nathalie, et Sophie VALLAS. « Marc Chénétier : découvrir et faire entendre “ce qui n’existait pas avant, pas comme ça” ». *E-rea*, vol. 13, n° 1 | 2015. journals.openedition.org/erea/4658 . Page consultée le 15 novembre 2022. DOI: <https://doi.org/10.4000/erea.4658>
- COINDREAU, Maurice-Edgar. *Aspects de la littérature américaine*. Paris : Gallimard, 1946.
- COMPAGNON, Antoine. *Le Cas Bernard Fay. Du Collège de France à l'indignité nationale*. Paris : Gallimard, 2009.
- COTTENET, Cécile. *Literary Agents in the Transatlantic Book Trade: American Fiction, French Rights, and the Hoffman Agency*. New York : Routledge, 2014.
- COOPER-RICHET, Diana, Jean-Yves MOLLIER et Ahmed SILEM, dir. *Passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe (XIX^e et XX^e siècles)*. Lyon : Presses de l'ENSIB, 2005.
- COSSU-BEAUMONT, Laurence. « L'agence littéraire Bradley ou le livre au service de l'histoire : nouvelles perspectives de recherche ». *Revue française d'études américaines*, vol. 3, n° 164, 2020, p. 115-129.
- DAMADE, Jacques. « L'Arbalète, Arbre à lettres. Marc Barbezat ». *La Revue des revues*, vol. 1, n° 59, 2018, p. 14-21.
- DUBOSSON, Fabien, et Philippe GEINOZ, dir. *L'Amérique au tournant. La place des États-Unis dans la littérature française (1890-1920)*. Paris : Classiques Garnier, 2020.
- ESPAGNE, Michel. « Transferts culturels et histoire du livre ». *Histoire et civilisation du livre, revue internationale*, vol. 5, 2009, p. 201-218.
- ESPAGNE, Michel, et Michael WERNER, dir. *Approches pour une théorie interculturelle du champ littéraire*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1994.
- FAULKNER, William. *Sanctuaire*. 1933. Préface d'André Malraux. Traduit de l'anglais par R.N. Raimbault et Henri Delgove. Paris : Gallimard, 1972.
- FORD, Hugh. *Published in Paris: A Literary Chronicle of Paris in the 1920s and 1930s*. New York : Collier Books, 1975.
- GREENBLATT, Stephen. *Cultural Mobility: A Manifesto*. Cambridge, UK : Cambridge University Press, 2010.
- GUÉRARD, Albert J. *Écrit aux USA*. Paris : Robert Laffont, 1947.
- JEANPIERRE, Laurent. « “Modernisme” américain et espace littéraire français : réseaux et raisons d'un rendez-vous différé ». *L'espace culturel transnational*. Dir. Anna Boschetti. Paris : Nouveau Monde Éditions, 2010, p. 385-426.
- JOLAS, Eugène, éd. *Anthologie de la nouvelle poésie américaine*. Paris : Kra, 1929.
- LANG, Abigail. *La conversation transatlantique. Les échanges franco-américains en poésie depuis 1968*. Dijon : Presses du réel, 2021.

- LLONA, Victor. *Les Pirates du whisky*. Paris : Baudinière, 1925.
- LLONA, Victor. *Les Croix de feu*. Paris : Baudinière, 1928.
- LLONA, Victor, éd. *Les romanciers américains*. Paris : Denoël et Steele, 1931.
- MAGNY, Claude-Edmonde. *L'âge du roman américain*. Paris : Seuil, 1948.
- MALRAUX, André. « Après un silence de quatre ans, André Malraux expose pour notre journal ses vues et ses idées sur les problèmes du monde actuel ». *Labyrinthe* [Genève], n° 5, 15 février 1945, p. 1-2.
- MANSANTI, Céline. *La revue transition (1927-1938). Le modernisme historique en devenir*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2009.
- MENAND, Louis. « The Promise of Freedom, the Friend of Authority: American Culture in Postwar France ». *Americanism: New Perspectives on the History of an Ideal*. Dir. Michael Kazin et Joseph A. McCartin. Chapel Hill : University of North Carolina Press, 2006, p. 205-220.
- MILLER, Perry. « Europe's Faith in American Fiction ». *The Atlantic Monthly*, décembre 1951, p. 52-56.
- MOUSLI, Béatrice. « Philippe Soupault, américaniste ». *Revue modernistes anglo-américaines. Lieux d'échanges, lieux d'exil*. Dir. Benoît Tadié. Paris : Ent'revues/La revue des revues, 2006, p. 179-187.
- MURAT, Laure. *Passage de l'Odéon. Sylvia Beach, Adrienne Monnier et la vie littéraire à Paris dans l'entre-deux-guerres*. Paris : Gallimard, 2003.
- PAIRE, Alain. « Les Cahiers du Sud, un style de vie ». *Rives méditerranéennes*, n° 50, 2015, p. 147-153.
- OLLIVIER-MELLIOS, Anne. « Waldo Frank and Transatlantic Intellectual Relationships from 1914 to the early 1960s ». *Transatlantic Intellectual Networks, 1914-1964*. Dir. Hans Bak et Céline Mansanti. Newcastle upon Tyne : Cambridge Scholars Publishing, 2019, p. 2-24.
- POLI, Bernard J. *Ford Madox Ford and the Transatlantic Review*. Syracuse : Syracuse University Press, 1967.
- POTHIER, Jacques. « Passeurs de Modernité : Coindreau et Sartre ». *Sociocriticism*, vol. 33, n° 1-2, 2018, p. 369-394.
- REYNÈS-DELOBEL, Anne. « Revues, éditeurs et auteurs américains à Paris dans l'entre-deux-guerres ». *L'Europe des revues II. Réseaux et circulations des modèles*. Dir. Évanguelia Stead et Hélène Védrine. Paris : Presses de l'Université de Paris Sorbonne, 2018, p. 315-339.
- ROGER, Philippe. *L'ennemi américain. Généalogie de l'anti-américanisme français*. Paris : Seuil, 2002.
- RUMEAU, Delphine. *Fortunes de Walt Whitman. Enjeux d'une réception transatlantique*. Paris : Classiques Garnier, 2019.
- SAPIRO, Gisèle. « Mondialisation et diversité culturelle : les enjeux de la circulation transnationale des livres ». *Les contradictions de la globalisation éditoriale*. Dir. Gisèle Sapiro. Paris : Nouveau Monde Éditions, 2009, p. 275-301.
- SAPIRO, Gisèle. « Faulkner in France, or How to Introduce a Peripheral Unknown Author in the Center of the World Republic of Letters ». *Journal of World Literature*, vol. 1, n° 3, 2016, p. 391-411.
- SMITH, Thelma, et Ward L. MINER. *Transatlantic Migration: The Contemporary American Novel in France*. Durham, NC : Duke University Press, 1955.
- TOURNÈS, Ludovic. *Américanisation. Une histoire mondiale (XVIII^e-XXI^e siècle)*. Paris : Fayard, 2020.

WEINMANN, Frédéric. « Remise en cause du canon dans les histoires de la littérature étrangère ». *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 114, n° 1, 2014, p. 45-66.

WILFERT-PORTAL, Blaise. « L'histoire culturelle de l'Europe d'un point de vue transnational ». *Revue Sciences/Lettres*, n° 1 | 2013. journals.openedition.org/rsl/279. Page consultée le 15 novembre 2022.

WILL, Barbara. *Unlikely Collaboration: Gertrude Stein, Bernard Faÿ, and the Vichy Dilemma*. New York : Columbia University Press, 2011.

NOTES

1. Selon la définition du terme « passeurs » donnée par Laure Murat (12).
2. Ces articles sont issus d'un colloque, organisé à l'université de Rennes 2, les 14 et 15 mars 2019. Voir le compte rendu de Christelle Centi, « Passeurs de la littérature américaine en France 1917-1967 ».
3. Ces diverses publications ne sont citées qu'à titre d'exemples. Une bibliographie plus fournie sera proposée à la fin du second volume dans le prochain numéro de *Transatlantica*.
4. Pour mémoire, Robert Frost, publie *North of Boston* en 1914, Edgar Lee Masters, *The Spoon River Anthology* en 1915, Carl Sandburg, *Chicago Poems* en 1916, tandis que Willa Cather parachève sa trilogie du Nebraska en 1918 et que Sherwood Anderson publie *Winesburg, Ohio* en 1919.
5. Avant de devenir directeur de la Bibliothèque Nationale sous l'occupation nazie et d'organiser la lutte de Vichy contre la franc-maçonnerie. Faÿ est condamné aux travaux forcés à perpétuité à la Libération. Voir à ce sujet Compagnon.
6. Qui, en vertu de son amitié avec Faÿ, traduira en anglais les discours du maréchal Pétain, de 1941 à 1943. Voir à ce sujet Will.
7. Voir à ce sujet Ford, Poli, Reynès-Delobel et, concernant Jolas et la revue *transition*, Mansanti.
8. Voir à ce sujet Sapiro. On notera que le « passage » français de Faulkner ne se fait pas seulement dans les livres mais aussi à la scène, en particulier à travers le spectacle de Jean-Louis Barrault *Autour d'une mère*, adapté de *Tandis que j'agonise*, monté au théâtre de l'Atelier en juin 1935. Cette pièce, encensée par Antonin Artaud, fera date dans l'histoire de l'avant-garde théâtrale, à défaut d'avoir été vue par beaucoup de monde (il n'y eut que quatre représentations payantes).
9. Jolas, dans son anthologie préfacée par Faÿ, cherche à ratisser large, afin de « donner une impression aussi générale que possible de la poésie moderne américaine, aussi bien par le nombre que par la qualité » (Jolas 1). Véritable travail de « passeur » au sens le plus fort du terme, elle inclut cent vingt-six poètes, la majorité publiés pour la première fois en français, dont les textes sont précédés de brèves notices biographiques.
10. Voir Llona, 1931. Cette anthologie comprend des textes de Sherwood Anderson, Louis Bromfield, James Branch Cabell, John Dos Passos, Theodore Dreiser, Ernest Hemingway, Sinclair Lewis, Ludwig Lewisohn, Jack London, Upton Sinclair, Gertrude Stein, Glenway Wescott.
11. On pourra compléter ce texte par l'entretien très riche accordé par Marc Chénétier à Sophie Vallas et Nathalie Cochoy, « Marc Chénétier : découvrir et faire entendre "ce qui n'existait pas avant, pas comme ça" » (2015).

AUTEURS

ANNE REYNÈS-DELOBEL

Aix-Marseille Université

BENOÎT TADIÉ

Université Paris Nanterre